

Chapitre premier LA THISBÉ

L'Italie a la forme d'une botte, et la Nouvelle-Calédonie la forme d'une tige de botte. Cette dernière est d'ailleurs à peu près aussi fertile et aussi productive qu'un morceau de cuir, ce qui complète l'illusion.

Beaucoup de gens qui ne l'ont jamais vue, et qui s'évanouiraient de peur si on leur proposait de les y envoyer, en ont fait un eldorado. Ceux qui en ont pour la première fois relevé les côtes ne lui avaient pas précisément décerné ce qualificatif. Le capitaine Cook, à qui nous devons cette découverte, dont en sa qualité d'Anglais il a spirituellement laissé l'usufruit à la France, s'exprime en ces termes :

« L'aspect du pays devenait plus stérile à mesure qu'on approchait du rivage. La plage était couverte d'une herbe sèche et blanchâtre. Çà et là on remarquait quelques coteaux ornés de verdure, rares oasis où s'élançaient quelques tiges de cocotiers et de bananiers. Sur une petite bordure de terre plate, au pied des collines, on apercevait quelques huttes rondes et coniques ayant l'aspect de ruches d'abeilles. »

Le naturaliste La Billardière, compagnon de d'Entrecasteaux, dit de son côté :

« Ce qui poussait les naturels au rapt et à la violence, c'était la faim, et, remarque singulière pour des cannibales, beaucoup d'entre eux mangeaient, pour satisfaire leur appétit, de gros morceaux d'une stéatite très tendre de couleur verdâtre. Cette terre sert à amortir le sentiment de la faim, en leur remplissant l'estomac et en soutenant ainsi les viscères attachés au diaphragme. Quoiqu'elle ne fournisse aucune nourriture, elle est cependant très utile à ces peuples, souvent exposés à de longs jeûnes forcés, parce qu'ils s'adonnent très peu à la culture de leurs terres, d'ailleurs très stériles. »

Et il ajoute deux pages plus loin :

« Les habitants de ces montagnes nous parurent dans la plus grande misère. Ils étaient tous d'une maigreur effrayante. »

Voilà pour la richesse du sol. C'est Forster, autre savant attaché à l'expédition de Cook, qui va nous renseigner sur les charmes des habitants :

« Ils étaient, écrit-il, criblés d'affections de la peau. Quelques-uns avaient sur les membres d'énormes tumeurs, dont la plupart étaient dures, rugueuses et écaillées. Cette expansion

démesurée de la jambe et du bras ne paraissait pas les gêner beaucoup, et ils y sentaient rarement de la douleur. Quelques-uns cependant avaient une espèce d'excoriation, et il commençait à s'y former des pustules. La lèpre, dont cet éléphantiasis ou enflure extraordinaire est une espèce, suivant l'opinion des médecins, semble être une maladie particulière aux contrées sèches et brûlées... »

Le climat de ce paradis terrestre est à l'avenant. Il y pleut constamment en hiver, et jamais en été, à moins qu'on ne considère comme un rafraîchissement les pluies de sauterelles qui de temps en temps infectent l'air sans féconder la terre, ce qui n'en fait un guano que pour les narines.

La France, en prenant possession de cette éruption volcanique, s'est empressée de la doter d'une capitale qu'elle aurait pu intituler Éléphantiasopolis et qu'elle a appelée Nouméa. Bien que cette ville inachevée aligne sur toutes ses façades des maisons en bois qu'on supposerait bâties avec de vieilles caisses à biscuits, elle arbore, à l'entrée de ses rues inégales, une collection de noms qu'on croirait extraits du recueil des Victoires et Conquêtes. La rue Mogador, qui longe le rivage, est coupée subitement par la rue Magenta, traversée elle-même par la rue de Sébastopol, qui se relie à l'avenue de l'Alma, non sans traverser la rue d'Inkermann. Tout y est militaire, depuis l'hôpital et la caserne d'artillerie, où il ne manque que des canons, jusqu'à la caserne d'infanterie, où il ne manque que des fantassins.

Adossée à des collines qui l'entourent en l'abritant contre tous les vents, Nouméa ne cesse d'être un entonnoir, après la saison pluvieuse, que pour devenir une fournaise au moment des grandes chaleurs. Malheureusement, pour l'éteindre, il serait téméraire de compter sur de l'eau. En choisissant la partie sud-ouest de la Nouvelle-Calédonie pour y établir le port principal, l'administration coloniale a trop pensé aux navires et pas assez aux colons. Si vous voulez laisser un souvenir durable dans le cœur d'un habitant de Nouméa, ne vous ruinez pas en cadeaux dispendieux, envoyez- lui tout bonnement un baril d'eau fraîche. En vertu du système d'hyperboles, qui laisse supposer aux étrangers que la ville canaque a été fortifiée par Toteleben, on a donné le nom de Palais du Gouvernement à une sorte de chalet suisse, toujours en bois naturellement, et rappelant ces maisons qui se montent et se démontent comme des boîtes à musique; ce qui, à la rigueur, permettrait au gouverneur, en quittant la colonie, d'emporter sa résidence dans ses bagages. Il est certain qu'il n'y aurait aucun inconvénient à loger certains fonctionnaires momentanés dans des constructions provisoires. Si les Tuileries avaient été « démontables », Charles X, après la révolution de

Juillet, les eût sans doute fait transporter avec lui en Angleterre, résolution qui nous eût épargné bien des maux.

La population qui s'agite entre ces boiseries est remarquable par sa bigarrure. Tous les naufragés de la vie s'y sont comme donné rendez-vous. Ce n'est pas sans avoir touché sur de nombreux récifs, dans leurs voyages au pays des espérances et des illusions, que des hommes se sont ainsi aventurés à travers les brisants des îles océaniques. En dehors du personnel administratif et militaire, la fine fleur de la colonisation néo-calédonienne se compose d'un fort stock d'échouages politiques et financiers. Décavés de Monaco, exécutés de la Bourse, inventeurs sans brevets, brevetés sans inventions, fils de famille reniés par leur entourage, à la suite de sauts de coupes dans ces maisons où la police monte à onze heures, viennent tenter de se refaire, à six mille lieues du théâtre de leurs exploits, une virginité de hasard et une fortune d'occasion. La plupart de ces « réfractaires » ont traversé de rudes passes avant de se décider à franchir celles qui défendent l'entrée du port de Nouméa.

De même que certaines marchandises des maisons de nouveautés, il y a ainsi des individus qui semblent fabriqués tout exprès pour l'exportation, et que la société écoule partout où elle peut, comme des fonds de magasin.

Au moment où s'ouvre ce récit, la portion oisive de la population, c'est-à-dire la plus nombreuse, était groupée sur une colline qui sépare de la mer, du côté de l'ouest, la ville proprement dite, et qui a été nommée butte Conneau en l'honneur — nous serions bien embarrassés de dire pourquoi — de ce médecin bonapartiste qui nous a surtout guéris de l'envie d'avoir des empereurs. Il était environ onze heures du matin, et les curieux tournés du côté du large, tout en abritant du revers de la main leurs yeux contre un soleil de 53° centigrades, regardaient glisser, sur les eaux verdies par le voisinage des récifs, une forme noirâtre encore difficile à déterminer.

— C'est le Cher qui revient de porter des vivres à l'île des Pins, dit une voix.

— Jamais de la vie! on verrait sa fumée, dit une autre voix.

Puis les répliques se mêlèrent :

— Ah! c'est un américain, il vient de hisser son pavillon en passant devant l'îlot aux Lapins.

— Ça, un américain! c'est un anglais, un trois mâts- barque, à voiles; le voilà qui entre dans la passe Boulari.

— À moins qu'il ne soit à vapeur et qu'il n'ait couvert ses feux pour profiter de la brise.

— C'est une corvette norvégienne!

— C'est un brick suédois!

— C'est un aviso de guerre!

Enfin, ce mot qui parut départager toutes les opinions :

— Le capitaine Hubert nous dirait bien ce qu'il en est, lui!

Une grosse femme qui assistait, en camisole blanche et en jupon de tricot violet, à cet échange de réflexions, s'accroupit sans plus de façons sur les genoux, et allongeant le cou en dehors du plateau du monticule où elle s'arc-bouta sur ses deux bras raidis, elle lança cet appel :

— Capitaine Hubert, montez donc un peu!

L'invite de la grosse femme tomba sur un homme assis sur un tronc de palétuvier, au pied de la butte Conneau, dans les marécages de la grève, activement occupé à tremper dans un baquet de blanc de céruse un pinceau de badigeonneur, qu'il passait ensuite à toute volée sur la coque d'une goélette, dont l'ancienne couleur vert sombre prenait des tons de plus en plus blafards. Ce peintre — en bâtiment — se leva subitement, et, rejetant en arrière son chapeau de paille, dont les bords lui gênaient la vue, il démasqua une large face, non plus seulement hâlée, mais rougie et comme écorchée par les coups de soleil qui en avaient fricassé l'épiderme. Les joues, sabrées par la petite vérole, s'arrondissaient avec des fluctuations diverses autour d'une bouche énorme qui faisait dire aux matelots de l'équipage du capitaine Hubert qu'il « mangeait la soupe avec un bancal ».

Des cheveux coupés mi- ras s'écarquillaient, drus et roussâtres, sur les enluminures d'un front bombé comme une corniche, et sillonné de rides qu'on aurait prises pour des coups de couteau.

Le nez se répandait, en s'évasant, jusque sur les pommettes; un de ces nez renifleurs où s'engouffrent tous les aquilons et toutes les bourrasques.

Les yeux jaunes papillotaient à travers des cils de cuivre. Le démeublement des gencives, ruinées par le scorbut, éveillait l'idée d'un sanglier qui aurait perdu ses défenses.